

Sana Krasikov

# LES PATRIOTES

Roman

*Traduit de l'américain  
par Sarah Gurcel*

Albin Michel

*Pour T. Friedman*

## PROLOGUE



**U**n dimanche d'août, un jeune garçon et un homme qui n'avait qu'un bras se présentèrent sur le quai de la gare de Saratov. Le train qu'ils attendaient devait arriver à dix-huit heures. C'était le début de soirée, l'air commençait à fraîchir. La lumière vira bientôt, s'intensifiant et changeant en or la poussière soulevée par les pas des voyageurs pressés. L'homme ouvrait la voie dans la foule grouillante. Il tira de sa poche une cigarette roulée, la coinça entre ses dents, puis, de son unique main, se débrouilla pour sortir une allumette et la frotter contre la chair de son pouce avant de se pencher sur la flamme. Tout en tirant une bouffée, il jeta un œil derrière lui pour vérifier que la cohue n'avait pas avalé l'enfant.

Tout l'été, les gares avaient été prises d'assaut comme jamais depuis la guerre. Pour limiter la puanteur des toilettes publiques, les équipes sanitaires versaient de la poudre javellisante dans les latrines. L'homme interdit au garçon de s'y rendre seul : il y

avait là des tas d'*urki* prêts à vous trancher la gorge pour voler l'argent caché dans vos sous-vêtements. Une vague de criminalité avait submergé les villes russes deux ans plus tôt, car on avait commencé par relâcher les pickpockets, prostituées, assassins, voleurs et onanistes. C'était seulement maintenant, soit trois ans après que le tyran avait cassé sa pipe, qu'on laissait partir les autres : condamnés en vertu de l'article 58, contre-révolutionnaires et ennemis du peuple – des prisonniers en nombre trop absurde, trop énorme, pour que les chefs, avec leur irréprensible peur du chaos, les libèrent tous en même temps.

Ils venaient de Vorkouta, de Petchora et d'Inta. De la Kolyma, de Kengir et de Perm. Ils arrivèrent cet été-là, se laissant emporter vers le sud par les trains comme des grumes par un fleuve en crue. Des forêts entières de gens coupés, liés, empilés, puis jetés dans les flots et charriés par le courant. L'abattage de tout un hiver, convoyé avec une effrayante rapidité.

Après l'avertissement tonitruant de la locomotive, le cliquetis d'un aiguillage déclencha un chœur de bouilloires. Quand retentit le second sifflement, le garçon regretta de l'avoir entendu, puis se reprocha sa lâcheté. Toute la semaine il avait vainement tenté de retrouver une image d'elle dans sa tête. À présent qu'il se préparait à reconnaître sa mère parmi les étrangers que déversait prestement le wagon, il se sentait submergé de désespoir. « Voiture sept », dit l'homme en le laissant passer devant.

Avec cette frange qui lui tombait devant les yeux, il ne faisait pas ses treize ans. À défaut d'être neufs, ses vêtements étaient repassés et amidonnés.

Une femme descendit du train, la bouche pétrifiée en un sourire implorant. Elle portait une veste molletonnée vert olive, comme celle du paysan qui livrait

des pommes de terre à l'orphelinat. Un épais chandail pendait sur sa robe à l'ourlet grossier. Elle posa sur le quai une valise en carton aux coins métalliques, si petite qu'il était difficile de l'imaginer contenir autre chose que quelques documents. Quand il vit la voyageuse s'illuminer en le reconnaissant, le garçon réprima un haut-le-cœur.

Elle avait vieilli, bien sûr. Son visage était pâle et bouffi, et une raie de côté séparait ses cheveux courts en deux mèches grises : une drôle de coupe, qui altérerait ses traits jadis ciselés. Seuls ses yeux, des yeux bleus aux paupières tombantes qui avaient toujours constitué la grande attraction de son visage, étaient familiers – d'une familiarité troublante.

L'homme poussa le garçon vers l'avant.

La femme s'accroupit et prit le visage de Julian entre ses mains. « Laisse-moi te regarder, mon chéri, mon doux petit. » Il ne comprit le sens des mots qu'au dernier moment. Elle s'était exprimée en anglais, une langue qu'il n'avait ni entendue ni parlée depuis bientôt sept ans. Comme pour le taquiner, elle lui lança : « Tu ne me reconnais donc pas ?

— Bien sûr que si, maman ! répondit-il en russe.

— C'est normal. Je suis devenue une vieille sorcière, hein ? »

Il ne savait trop comment réagir. D'une voix qui sonnait faux, il dit : « Laisse-moi porter ton sac, maman. »

Le train repartait, laissant de petits bouts de ciel surgir furtivement entre les wagons. Qu'étaient donc devenus les cheveux de sa mère ? Les longues boucles épaisses dans lesquelles il enfouissait jadis son petit visage, ces boucles qu'il avait longtemps vues dans son sommeil, la seule chose qu'il avait pu sauver d'elle – leur perte lui semblait une trahison. Il prit la

valise tandis qu'elle s'approchait de Mark Pavlovitch, le directeur de l'orphelinat, et serrait son unique main dans les siennes. Voilà qu'elle le remerciait, en russe maintenant, de ce qu'il avait fait pour son fils toutes ces années durant. Julian fut soudain sidéré : la voix de sa mère, étonnamment sonore et claire, était affligée d'un fort accent américain.

Comment se faisait-il qu'il n'en ait eu aucun souvenir ?

« Il nous manquera, dit le directeur. Ioulik a été d'une grande aide. » Mark Pavlovitch jeta un bref coup d'œil au train qui s'éloignait. « Vous verrez par vous-même quel bon garçon c'est. Un travailleur hors pair.

— Je n'en doute pas », répondit-elle en posant sa main sur l'épaule de Julian, qui sentit son corps se raidir. Il allait devoir quitter l'école à présent, renoncer aux jeux derrière l'étable, dire au revoir à ses amis, à toute sa vie. À l'idée de partir avec cette femme, il avait envie de fondre en larmes, des larmes de colère. Mais le directeur semblait lire dans ses pensées : « J'espère que ça ne vous ennuie pas qu'on le garde encore un peu... » C'était moins une question qu'une promesse de s'occuper de lui jusqu'à ce que sa situation soit stabilisée. Les choses avaient été réglées d'avance. Il en allait de même pour tous les enfants de prisonniers.

Les yeux de sa mère s'emplirent d'une gratitude amère, mais elle se tourna tout de même vers Julian pour vérifier qu'il approuvait. Il sentit son cœur se serrer de honte. Elle n'avait pas les moyens de l'emmener avec elle, c'était évident. Mark Pavlovitch demanda si elle voulait rester jusqu'au lendemain, mais elle répondit qu'elle attraperait la correspondance du soir pour Moscou. Là-bas, elle reprendrait

sa vie en main – elle obtiendrait son certificat de réhabilitation, chercherait du travail, trouverait une chambre où ils pourraient vivre, son fils et elle. « Tout devrait être en ordre d’ici décembre, dit-elle avec un rire laborieux et légèrement bronchitique. Comme ça, on pourra fêter le Nouvel An ensemble. Ce sera quelque chose, hein ? »

Pendant des années, Julian avait répété ce qu’il lui dirait quand ils se retrouveraient (*Assieds-toi, maman, repose-toi, je vais m’occuper de toi*). Et voilà qu’il se sentait comme un appelé venant d’échapper à la conscription.

« Que sont quelques mois de plus, après tout ce temps ? » C’est avec ces mots que sa mère – fantôme de son imagination épuisée – entra de nouveau dans sa vie.

## Bonds qualitatifs



**B**riser le cœur de sa famille était le prix à payer pour sauver le sien. Florence avait adopté ce credo, s'accrochant à lui comme à une bouée pendant les six cruelles semaines qui venaient de s'écouler – de sorte qu'elle fut bien étonnée, sur le pont supérieur du *Bremen*, de sentir sa foi vaciller. Une main en visière au-dessus de ses yeux, elle observait la foule sur le quai. Le soleil de mai accostait dans le port, recouvrant tout d'un vernis aveuglant. L'air sentait le charbon et le poisson pourri. Des vaguelettes vertes couraient de la coque à la jetée, où ses parents et son petit frère se serraient au milieu d'étrangers. Elle aurait voulu leur crier quelque chose, mais elle savait que sa voix serait étouffée par les cris des mouettes et le prodigieux basson du navire qui sonnait par intermittence.

Ce n'est qu'après avoir acheté son billet que Florence avait annoncé son départ à ses parents, prête alors à braver l'éruption du volcan familial.



« Cleveland, ça n'était pas assez ! » Les cris de son père faisaient trembler les murs de leur appartement de Flatbush. « La *Russie* ! Tu veux aller là où des gens se font tuer pour avoir mangé leurs propres céréales ? »

Elle ne se laissa pas démonter. « Ceux qui ont voyagé là-bas n'ont jamais raconté avoir vu une chose pareille. »

Il se tourna vers sa femme. « Jamais raconté ! Ils se font embobiner, Florie. Et toi aussi, tu es en train de te faire embobiner.

— Bien sûr, et les usines brûlent de la paille pour faire illusion, tant que tu y es.

— Tu me crois donc idiot au point de ne pas savoir quel monde perfide mon propre père a quitté ? Une jeune femme comme toi, mûre pour le recrutement...

— Personne ne m'a recrutée ! »

Mais son père avait les yeux fous d'un homme qui refuse de croire ce qu'on lui dit. « Allez, montre-moi ta carte du Parti !

— Je n'ai pas de carte ! hurla-t-elle, la voix brisée par les larmes. Pour l'amour du ciel, je ne suis pas communiste !

— Alors pourquoi, Florie ? Explique-moi *pourquoi*. Quelle mouche peut bien t'avoir piquée pour que tu veuilles quitter ta famille, ta maison, tous les gens qui t'aiment ? Et pour aller au bout du monde, avec ça ! »

Elle ne pouvait pas lui dire la vérité. Lui montrer la photographie de l'homme aux yeux noirs et aux pommettes d'Apache cachée au fond du tiroir de sa commode. Mieux valait encore qu'ils la prennent pour une communiste que pour une *nafka*. « Je ne pars pas pour toujours, papa ! dit-elle d'une voix enrouée à force de crier.

— Pour combien de temps, alors, dis-nous ?

— Je n'en sais rien. Un an, peut-être plus.

— Tu veux gâcher encore un an de ta vie.

— Je veux la *vivre*, ma vie.

— Eh bien vas-y ! J'en ai assez de toi, dit son père. Puisses-tu ne jamais connaître le chagrin qui est le nôtre aujourd'hui. »

En dépit de leurs menaces, ses parents l'avaient accompagnée le jour du départ. Sa mère lui avait fait cadeau de son propre manteau de fourrure pour braver les neiges de l'hiver russe. Son père lui avait acheté une malle de voyage, qu'ils suivirent des yeux quand un membre de l'équipage la jeta dans la cale, où elle eut soudain la taille d'une boîte d'allumettes à côté du reste de la cargaison – caisses et tonneaux énormes, automobiles chromées, pianos droits. Son frère Sidney lui avait donné sa boussole de scout adorée, une Taylor, dont Florence plantait à présent les bords en biseau dans la chair tendre de son pouce avec un plaisir barbare. Elle ne l'avait trouvée dans son sac à main qu'après l'embarquement. Elle avait alors voulu descendre du bateau pour la rendre à Sidney, dont elle apercevait encore par moments les cheveux drus dans la foule agglomérée sur le quai, mais c'était trop tard : les passagers de troisième classe embarquaient, bloquant la passerelle de leurs ballots incommodes – des Danois, des Polonais, des Allemands, engoncés dans leurs paletots d'hiver et leurs bottes en caoutchouc. Ils rentraient au pays chercher du travail, leur progéniture américaine dans leur sillage. Tandis qu'elle les observait monter à bord en traînant les pieds, Florence eut soudain l'impression de regarder un vieux film d'Ellis Island que la Grande Dépression projetterait à l'envers : des masses d'immigrants retournant sur le bateau, troupeau en marche arrière dans cet immense entrepôt humain sous les adieux de la statue de la Liberté.

Sa rêverie fut interrompue par une dispute sur le pont. Quelqu'un réclamait d'embarquer avec un incubateur plutôt que de l'abandonner dans la cale. Dans la mêlée, le cocorico rebelle d'un coq répondait au troisième sifflement du vapeur. Profitant de la clameur et du tumulte, un Polonais passait parmi les passagers en demandant l'aumône. Quand il vit cette grande et belle fille en tailleur cintré vert, il prit Florence pour une voyageuse aisée et se lança avec un fort accent dans un discours sur les indigents. Le laïus était inaudible dans le claquement des cordages et l'écho des bruits du port. Il sembla à Florence entendre son nom – la voix de son père, une hallucination fabriquée par les tourbillons du vent. Elle ouvrit son sac à main et tendit une pièce à l'homme.

Elle était prête pour le départ du bateau, mais voilà que la foule s'agitait de nouveau. Sur la passerelle, une jeune femme d'environ dix-huit ans avait fait tomber ses lunettes et les cherchait à tâtons autour d'elle, ne s'interrompant que pour se défendre rageusement contre ceux qu'elle empêchait d'avancer. Dans le plissement myope de ses yeux, Florence reconnut la bravade sauvage de celle qui a appris à faire de sa gêne un étendard. Une fille habituée à ne pas être à sa place. Florence était toutefois surtout frappée par son apparence physique. Cette jeune femme aurait pu être elle – plus jeune, plus petite et plus ronde, certes, mais avec comme un air de famille : le même teint pâle et des boucles à peine plus sombres mais tout aussi folles, que Florence, pour sa part, avait appris à discipliner avec peignes et défrisants. Un membre de l'équipage fut envoyé à sa rescousse et récupéra bientôt les lunettes entre les lattes de la passerelle. L'avertisseur sonnait des hauteurs du navire noya une dernière fois le tumulte, les cheminées crachèrent leur fumée de

charbon, et les moteurs des remorqueurs se mirent en route. Imperceptiblement, le *Bremen* commença enfin à glisser à reculons dans l'Hudson.

Une nuée de mouettes aux ailes ourlées de noir tournoyaient au-dessus du bateau tandis que celui-ci labourait l'eau et fendait les flots. Lentement, lentement, la foule sur la jetée reculait, et avec elle la famille de Florence. Seuls les oiseaux restaient à proximité. À la suite du *Bremen*, ils montaient et plongeaient dans un tunnel d'air qui semblait irrémédiablement propulser le bateau et tous ses passagers vers l'éclat sinistre de l'océan.

\*

Le lendemain matin, il n'y avait aucun immeuble ni aucun arbre pour bloquer les rayons du soleil. L'air frais du large donna la chair de poule à Florence quand elle s'installa dans une chaise longue, à l'ombre d'un auvent de toile lâche. Elle chaussa ses lunettes de soleil rondes et tenta de se plonger dans un livre qu'elle avait pris pour le voyage : *Vertu rouge. Les rapports humains dans la nouvelle Russie*, d'Ella Winter. Le style de l'auteure rendait difficile de dépasser la page 2, sans compter qu'un autre rapport humain se disputait l'attention de Florence : sur le pont supérieur, en première classe, une longue femme aux grands airs, joues creuses et corps sec de lévrier, se promenait au bras d'un homme bien plus jeune et à la peau beaucoup plus sombre. Il avait les cheveux plaqués en arrière par de la gomina, comme Rudolph Valentino, et ne se départait pas d'une fière rigidité militaire, même lorsque sa compagne lui tapotait l'épaule et lui frôlait l'oreille de ses lèvres minces.

« Alors... qu'est-ce que tu en penses ? »